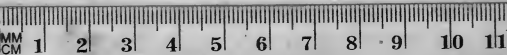


ÉLOGE

DE

J.-A. ROUCHER.



5542

10013

513

111213444

ÉLOGE
DE
JEAN-ANTOINE
ROUCHER,
DE MONTPELLIER,
AUTEUR DU POËME DES MOIS.

PAR M.^r JEAN-CYRILLE RIGAUD,

**Membre résidant de la Société des Sciences, Lettres
et Arts de Montpellier ; Docteur en Médecine ;
Bibliothécaire de la Bibliothèque publique ; Profes-
seur-suppléant dans la Faculté des Lettres de la
même Ville ; Membre de la Société d'Agriculture
du Département de l'Hérault ; de la Société médi-
cale de Montpellier, etc.**

MONTPELLIER,
De l'Imprimerie d'André TOURNEL, Aîné, Imprimeur
de la Société des Sciences, Lettres et Arts.

1813.

THE

LIBRARY

OF THE

CONGRESS

OF THE UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON

1850

PRINTED BY

WILLIAM F. JOHNSON

AT THE

CONGRESS

OF THE UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON

1850

PRINTED BY

WILLIAM F. JOHNSON

AT THE

CONGRESS

OF THE UNITED STATES

OF AMERICA



ÉLOGE

DE J.-A. ROUCHER,

*Prononcé à l'Assemblée publique de la
Société des Sciences, Lettres et Arts de
Montpellier, le 31 Décembre 1812.*

LES hommes de lettres ne peuvent être
loués que par leurs pairs, je le sais, et je
ne me permettrais pas d'élever la voix dans

* M. Carrion-de-Nizas, mon collègue à la Société
des Sciences, Lettres et Arts de Montpellier, a
recueilli dans un des bulletins de cette société,
sous le titre de *Fragment d'un essai de nécrologie*,
quelques traits pour servir à l'histoire de la vie et des
ouvrages de Roucher, auteur du poème des Mois.
Je ne me serois pas permis de traiter le même sujet,
j'aurois eu trop à perdre à la comparaison, si ce digne

cette circonstance , si le dévoûment qu'exige l'amitié , si l'intérêt qu'inspire le malheur , si l'indignation qu'excite l'injustice , ne m'en faisoient un devoir , et ne m'en donnoient le courage.

JEAN-ANTOINE ROUCHER naquit à Montpellier le 22 février 1745, de parens honnêtes dont la fortune étoit peu considérable , mais qu'ils consacrèrent toute à l'éducation de leur nombreuse famille.

Il fit ses premières études dans un de ces collèges dont la direction étoit confiée à un ordre à qui rien de ce qui tient aux sciences , aux lettres et à l'ambition n'étoit étranger. Aussi fit-il des progrès rapides , et tels , que ses maîtres , qui se connoissoient en mérite et qui le devinoient chez ceux même où il ne paroissoit pas germer encore , firent ce qu'ils purent pour l'attacher à leur corps , et n'omirent pas ces paroles amiables , et ces manières insinuanes à qui leurs ennemis ont donné le nom de séduction. Ces tentatives durent le flatter , mais ne le séduisirent pas.

panégyriste ne se fut restreint à une simple notice très-courte , et qui le paroîtra beaucoup trop aux personnes qui aiment à voir les hommes à talent loués par ceux qui en ont.

Il embrassa cependant l'état ecclésiastique, qui , lui paroissant plus éloigné qu'aucun autre de toute espèce de distraction , devoit seconder son ardeur pour l'étude.

A l'âge de dix-huit ans il fit , avec une éloquence qui frappa d'étonnement ses supérieurs , et avec toute la clarté que comporte un pareil sujet , un sermon sur la grâce ; matière qui fut , pendant plus d'un siècle , l'occasion ou le prétexte des querelles les plus vives , et qui sont tombées dans un profond oubli , dès que la raison a pu se mettre de la partie. Ainsi , pendant le sommeil , mille objets fantastiques se présentent à nous ; ils nous occupent , ils réveillent nos passions , ils nous épouvantent : ouvrons-nous les yeux , nous ne voyons plus rien.

A vingt ans il se rendit à Paris pour étudier en Sorbonne ; et ce qui prouve ses heureuses dispositions pour la poésie , c'est que la science qu'on enseignoit dans cette école ne refroidit pas son imagination , et ne l'empêcha pas de la diriger vers des objets agréables.

Enfin , malgré les espérances d'un prompt avancement dans l'état qu'il avoit embrassé , son goût pour la littérature devint pour lui une passion ; il lui sacrifia une place avantageuse qui venoit de lui être offerte.

Peut-être sera-t-il blâmable aux yeux de

quelques pères de famille qui n'aiment pas que l'on contrarie leurs vues : mais qu'ils soient sans inquiétude ; on n'a pas à craindre de voir s'accroître , d'une manière bien effrayante , le nombre de ceux qui ne sauraient résister à leur vocation pour les lettres , et auprès de qui l'intérêt puisse avoir tort.

Cependant le caractère heureux et sensible de Roucher , son amabilité , ses talens , une philosophie douce et aussi éloignée de cette licence dévergondée d'opinion , que la vraie piété l'est de l'abus qu'on en a fait , le firent rechercher et chérir dans les meilleures sociétés. Il y récitait quelquefois de ses vers , et il dut y être flatté , bien moins sans doute des applaudissemens que lui prodiguoient la plupart des auditeurs , que de l'attention que lui prêtoient , et du signe d'approbation que lui faisoient en même-temps quelques gens de lettres. Il n'avoit jamais de copie sous ses yeux : il étoit doué d'une grande mémoire , mais elle ne le dispensa pas de penser d'après lui-même , comme cela n'arrive que trop souvent.

Il eut de vrais amis , parmi lesquels il pouvoit compter M. Turgot , cet homme extraordinaire , rempli de connoissances et de vertus , qui , animé d'un désir imperturbable de faire le bien , et doué d'une inflexibilité décourageante pour les courtisans , fut cependant

appelé au ministère. Il avoit une estime particulière pour Roucher ; aussi le nomma-t-il receveur des gabelles à Montfort-Lamaury , place que celui-ci conserva long-temps, et dans laquelle, chose alors extraordinaire , il se concilia l'estime et l'amitié de ses supérieurs , sans perdre celles du public. M. Turgot , ce courageux et vertueux Ministre , ne conserva sa place que bien peu de temps , comme les amis de la France le craignoient , et comme il s'y étoit attendu. Roucher ne l'avoit point flatté dans son élévation , il ne l'oublia point dans sa retraite. Il laissa la foule courir à d'autres idoles , et choisit ce moment-là , précisément parce qu'il y avoit quelque danger , pour lui adresser des vers qui n'honorent pas moins le talent du poëte reconnoissant que son noble courage.

Je ne puis résister au désir de les citer : on m'excusera quand on les aura entendus.

Ministre de qui Rome eût adoré l'image ,
 Au nom du laboureur , je viens te rendre hommage.
 Ton éloge en ce jour me doit être permis.
 Quand la faveur des Rois te faisoit des amis ,
 Je me suis tu : mon vers suspect de flatterie
 Eût été vainement l'écho de la patrie.
 Mais lorsque tu n'as plus d'autre éclat que le tien ;
 Lorsque de ton pouvoir , mon sort n'attend plus rien ,

Je puis , libre de crainte ainsi que d'espérance ,
Bénir mon bienfaiteur et l'ami de la France (1).

Roucher avoit à peine vingt ans , qu'il étoit lié avec la plupart des gens de lettres de la capitale. Il étoit instruit , doux , aimable ; il avoit cette imagination brûlante et cette vivacité des gens du midi qui annonce un bon cœur , qu'on pardonne à la jeunesse , qui plaît même dans certaines sociétés , mais qu'on doit chercher à modérer ; car l'expérience nous apprend que presque toujours dans le monde , on perd en considération ce que l'on gagne en agrémens.

Il vit , en fréquentant le monde , combien les jeunes-gens les plus instruits , lorsqu'ils sortent des collèges , ont encore de choses à apprendre et même à oublier. Il rechercha

(1) Quand Fouquet de Louis eût perdu la faveur ,
Lafontaine resta l'ami de son malheur.
D'un cœur naïf et pur déployant l'énergie ,
Il fit sur son destin soupirer l'élégie ,
Et laissant les flatteurs à leur vulgaire effroi ,
Il chanta son ami , même devant son roi.

*Discours en vers sur l'indépendance de l'homme
de lettres par M. Millevoye , pièce qui a remporté le
prix de poésie à l'Institut.*

surtout la société des gens de lettres : elle devint le plus agréable et le plus utile complément de son éducation littéraire. Que de choses se disent dans la familiarité de la conversation , qui ne pourroient se rendre avec la plume ! Un homme , s'il est permis de le dire , est plus lui-même lorsqu'il parle que lorsqu'il écrit ; il se fait mieux entendre , et les lois du style ne lui en font pas une de ne pas répéter ce qui a besoin d'être dit plus d'une fois. Les leçons des anciens philosophes étoient de véritables conversations ; aussi leurs écoles étoient-elles remplies d'auditeurs , parmi lesquels on comptoit des femmes , ce qui suppose que l'ennui n'osoit s'y montrer ; car elles se gardent bien d'aller où elles craignent de le rencontrer , et il ne se trouve jamais où elles sont. Roucher n'ignoroit point qu'il y a bien des gens qui ne se donnent pas la peine d'écrire ce qu'ils pensent , et qui se font pourtant un plaisir de le dire. Il les mettoit à contribution ; il en faisoit ses maîtres , puisqu'ils refusoient d'être ses modèles.

Il fit d'abord , comme pour s'essayer , des vers qu'on appelle de société. C'est par là que presque tous nos jeunes poètes débutent dans le monde. C'est assez souvent le prélude du talent , quoique cela ne le suppose pas toujours. Ils annoncent de l'esprit ; mais

il y a aussi loin de ce genre d'esprit au véritable talent , que de la fleur au fruit. Quand on faisoit des offrandes à Pomone , on lui présentoit des fleurs , mais il y avoit des fruits dessous.

Le goût pour la poésie étoit une véritable passion pour Roucher. *Les plus belles pensées de l'esprit humain* , disoit-il , *sont en vers.*

On trouve dans les Journaux du temps , et particulièrement dans l'Almanach des muses , depuis 1772 jusqu'en 1787 , un assez grand nombre de pièces de notre poète. Elles ont toutes une teinte d'amabilité, de philosophie, et parfois de mélancolie qui les fit singulièrement rechercher alors , et qui les fait lire encore avec intérêt. Il en fit de plus considérables : parmi celles-ci on compte un petit poème qui annonce déjà son talent pour le genre élevé ; et quoiqu'il n'eût alors guère plus de vingt ans , il n'a jamais été aussi heureux dans le choix de ses sujets. C'étoit la France et l'Autriche au temple de l'hymen qui fit alors à l'Empire français , pour son agrandissement et pour sa gloire , des promesses qu'il tient aujourd'hui.

Il composa aussi un poème pour célébrer le dévoûment du Prince Léopold de Brunswick , qui , comme tout le monde sait , ayant

voulu , dans une affreuse inondation , sauver des malheureux près d'être engloutis dans les flots , se jeta , malgré tout ce que l'on put faire pour l'en empêcher , dans une frêle barque , à la vue d'une foule immense , où il ne se trouva que deux hommes assez courageux pour le suivre , et qui sur le point d'arriver à ces infortunés , périt victime de son dévouement et de son courage , dans les eaux de l'Oder , le 27 avril 1785. L'histoire seroit belle , si elle avoit souvent de la part des Grands , de pareils traits à transmettre à la postérité. L'humanité apparoît à notre poète ; elle lui fait le vrai portrait du Prince , c'est-à-dire , son éloge. Quelle idée heureuse que de mettre l'éloge d'un Prince dans la bouche de l'humanité ! Toute cette pièce est véritablement attendrissante. S'il y avoit une muse qui présidât aux productions du cœur , nous dirions que c'est elle qui l'a dictée , et que l'ayant fait voir à ses sœurs pour corriger quelques légères négligences , elles ont mieux aimé les y laisser que de toucher à l'ouvrage du cœur , et se sont contentées d'applaudir.

Il seroit trop long de parler ici de toutes les bonnes pièces de vers de notre poète. Je rappellerai seulement qu'il prononça dans une assemblée de plus de quatre cents personnes , à la fin d'une cérémonie funèbre

consacrée à la mémoire de Court de Gébelin et du Comte de Mailly, de l'Académie royale des sciences, une Ode en stances régulières sur l'Immortalité de l'âme : le plus puissant motif de consolation dans de pareilles circonstances. Peu de temps après, à l'occasion de la mort de M. Élie de Beaumont, célèbre avocat au parlement de Paris, et son ami, car il l'étoit de tous les hommes doués comme lui, d'un grand talent et d'un bon cœur, Roucher prononça un chant funèbre sous le titre de *Leçons de la mort* : et elle en donne de terribles.

Mais le principal ouvrage de ce poète, celui qui lui assigne une place distinguée sur le Parnasse français, c'est son poème des Mois. Avant de le livrer à l'impression, l'auteur en avoit lu un grand nombre de passages dans les cercles de Paris. Les éloges qu'il y reçut durent le flatter, mais lui nuisirent. La jalousie étoit aux aguets, ses armes étoient prêtes quand l'ouvrage parut. Elle fit payer cher à Roucher quelques instans de jouissance. Il ne tint (1) pas à quelques criti-

(1) Dans les affiches, annonces et avis divers du 22 mars 1780, un journaliste dont on ne peut sans doute que louer la direction d'intention, voyant que plusieurs de ses confrères, amis, comme lui, de l'auteur

ques de profession , à quelques folliculaires , que le poëme et l'auteur ne fussent précipités dans la fange aux pieds de l'Hélicon. Rouchers'y attendoit, il les méprisa. Qu'avoit-il à faire de mieux avec des gens pressés du besoin de mal faire , qui affectent de dire du mal des meilleures productions ; comme ces démons de Milton , qui ne blasphèment Dieu que parce qu'il est bon.

Je le dis à regret , mais il faut bien m'y résoudre , puisque je me suis fait une loi de ne pas cacher la vérité ; parmi ceux qui ont pris à tâche de ravalier l'auteur des Mois , je vois un homme à qui d'excellens ouvrages de littérature ont mérité une place honorable parmi les auteurs du dix-huitième siècle ; qui avoit formé avec presque tous des liaisons d'amitié (1) ; qui par une inconséquence peu

du poëme des Mois , en avoient déjà dit ce qu'il en auroit voulu dire lui-même avant eux , s'avisa de comparer ce poëme à la Pucelle de Chapelain : dont il fait au surplus l'éloge , pour ce qui regarde le plan , avec une complaisance digne de remarque , et qui donne lieu de présumer qu'il auroit bien autrement vanté cet ouvrage s'il avoit osé en dire son sentiment, après ce qu'en avoit écrit Boileau et les illustres amis de ce législateur de la poésie française.

(1) C'est-à-dire qu'on auroit pu prendre pour de l'amitié avant la publication de sa Correspondance,

d'accord avec ses derniers principes , se fit le champion de Voltaire , dans un moment où il y avoit une sorte de courage à prendre le parti de ce Grand-homme ; qui a crié si haut et si souvent contre les injustices littéraires , contre les excès en tout genre ; qui s'est fait *un devoir de dénoncer le scandale des lettres à toutes les nations policées* , ce sont ses propres paroles ; qui a prêché la modération comme un devoir , et qui n'est point au-dessus du besoin que nous avons tous d'indulgence ; M. de La Harpe enfin , s'est permis de censurer , avec toute l'amertume que pouvoit y mettre la méchanceté (1) , et en des termes que la décence et la justice réprouvent , l'ouvrage d'un poète que nous nous honorons de compter parmi nos plus illustres

d'après laquelle il est atteint et convaincu d'un refroidissement de cœur en vertu duquel il a été condamné à n'aimer que lui-même.

(1) On peut voir dans le cours de littérature de La Harpe , tom. VIII , pag. 335.^e et suiv. les termes dont il s'est servi en parlant de Roucher et de son poëme. La Harpe convient que le chantre des Mois était *bon père , bon époux , bon ami* , et en conséquence il emploie contre lui ce que l'ironie a de plus amer , et la critique de plus méchant. Il le traite plus durement encore dans sa Correspondance , où il avance un fait évidemment faux sur le père de ce poète.

compatriotes : ouvrage où son détracteur lui-même a trouvé plusieurs morceaux *écrits de verve*, et dont l'auteur (victime de ces bourreaux insensés dont M. de La Harpe auroit dû s'occuper un peu moins dans un ouvrage de littérature ,) étoit fait pour inspirer à ce critique plus que sévère , l'idée de choisir du moins une autre victime que le malheureux Roucher , pour la sacrifier à ses opinions littéraires , ou plutôt politiques.

À la vue d'une injustice , le plus souvent la fausseté approuve , la timidité se tait , la prudence blâme tout bas ; l'amitié seule ose parler tout haut , et se fait écouter quelquefois. C'est elle qui m'a fait peut-être un peu trop élever la voix contre un critique éclairé , mais cette fois injuste : elle me servira d'excuse.

(1) Revenons au poëme des Mois. L'un des

(1) Roucher commence par une invocation au soleil , et il fait fort bien ; mais dans sa remarque sur l'exposition , il appelle Calliope , Uranie , etc. *des divinités surannées* , et comme cette espèce de proscription pourroit être prise à la lettre par quelques jeunes poètes , j'ai cru devoir transcrire ici un passage du cours de La Harpe , l'un de nos législateurs en littérature , qui montre le plus de goût et qui mérite le plus de confiance quand il veut être juste. Après avoir

premiers reproches de la critique, c'est le choix du sujet, qui, embrassant la nature entière, effraie l'imagination, et a offert un trop vaste champ à celle de l'auteur.

Que la flatterie (dont un des plus sublimes génies du siècle dernier n'avoit pas besoin pour occuper l'une des premières places dans le temple de la gloire), répète tant qu'elle

cité un morceau qui se trouve au commencement du poëme de l'Agriculture par Rosset :

Sourdes divinités, insensibles idoles,
Mes chants n'empruntent rien de vos secours frivoles, etc.

La Harpe s'exprime ainsi : « Ces vers ont tout le
« mérite qui manquoit aux précédens ; ils sont vrai-
« ment poétiques. L'auteur ne pouvoit annoncer par
« des tournures plus heureuses qu'il excluait les fables
« anciennes du plan de son ouvrage ; mais il valoit
« mieux s'en servir. Au lieu d'un seul morceau que
« cette exclamation lui a fourni, l'usage de la mytho-
« logie lui en offroit vingt qui se présentoient d'eux-
« mêmes dans son sujet et l'auroient enrichi. Croit-
« on que la querelle de Neptune et de Minerve, et
« l'origine fabuleuse du cheval et de l'olivier, n'eus-
« sent pas figuré très-heureusement dans un poëme
« sur l'Agriculture » ?

Quelqu'un a dit : « *Vénus, les Jeux et les Grâces*
« *commencent à vieillir* ». Il préfère à la mythologie
des anciens, une mythologie moins riante : *trahit*
sua quemque voluptas.

voudra : *il embrasse la nature entière* : la flatterie ment ; une pareille puissance n'appartient qu'à un seul être, et cet être ce n'est pas l'homme.

Cette première faute de Roucher, a-t-on dit, est peut-être la source de la plupart des autres. Pour renfermer chacun des douze mois dans un cadre séparé, il a fallu empiéter sur les mois voisins, et forcer plus d'une fois le lecteur à feuilleter le livre pour savoir le mois où il en étoit. Entraîné par sa verve poétique, Roucher court avec rapidité d'un objet à l'autre : il se saisit de tout ce qu'il croit à sa convenance. De là un choix qui n'est pas toujours également heureux, d'épisodes, et de quelques morceaux souvent très-beaux, mais que rien n'amène ; de là encore des transitions où le travail se fait un peu sentir, car il en a fallu pour faire un tout de parties hétérogènes. On a pu vouloir donner à cela le nom de variété ; mais quand la variété revient trop souvent ; elle produit le même effet que l'uniformité.

Un de nos littérateurs a dit que nos défauts n'étoient guère que des qualités portées à l'excès ; cela est vrai surtout de Roucher. Son imagination, qui lui inspire les plus belles choses, l'entraîne quelquefois un peu loin. Sa versification ordinairement noble, abon-

dante et facile , devient peu souvent , il est vrai , guindée , verbeuse et négligée , (c'est le critique qui parle) : on lui a reproché des enjambemens d'un vers à l'autre ; enjambemens qui sont si rarement une beauté , et si souvent un défaut. La critique n'a pas non plus oublié de l'accuser d'avoir employé des métaphores que la raison et même le goût réprouvent ; d'avoir adopté un système défectueux pour la coupe des vers , et de s'être servi de quelques expressions forcées , de mots étonnés de se voir ensemble , et qui se repoussent mutuellement ; d'autres qui ont vieilli , plusieurs même qu'il a créés. Innovations rarement heureuses ; réprouvées d'ailleurs par nos grammairiens les plus estimés qui ont pensé que la langue une fois fixée par nos meilleurs auteurs , il ne falloit pas souffrir la moindre innovation , le symptôme le plus sûr d'une dégénération prochaine.

Enfin , un défaut principal et qui tient à la nature de l'ouvrage , c'est d'être un poëme descriptif. Les littérateurs se sont depuis longtemps , en France , élevés contre l'abus des descriptions. Quelques poëtes ont cependant pris à tâche de les accumuler : une description , chez eux , n'attend pas l'autre , quoique rien ne les rende nécessaires. Aussi ces sortes d'ouvrages sont-ils peu lus ; ils ne disent , pour

la plupart , rien au cœur , et ne sauroient former un tout intéressant (1).

On n'a pas manqué de taxer d'*amour-propre* le chantre des Mois : on s'est trompé ; c'est *estime de soi* qu'on a voulu dire ; et dans ce cas , que celui qui n'a rien à se reprocher se nomme. L'homme qui ne s'estime pas lui-même est incapable de rien de grand. Pascal , Malebranche et beaucoup d'autres , avec leur humilité , ont été leur propre dupe , si nous n'avons pas été la leur.

Je termine enfin la tâche désagréable et pénible que j'ai dû m'imposer , de ne pas me taire sur les défauts reprochés au poëme et à l'auteur : on ne dira pas que j'aie cherché à cacher les côtés foibles ; et si la critique osoit se plaindre que je ne lui ai pas fait sa part , elle ne seroit plus que méchanceté.

(1) Virgile lui-même , malgré tout le charme de sa versification , et toutes les richesses d'expression que lui offroit la langue latine , a cru devoir racheter la sécheresse didactique , par des épisodes que tout le monde sait par cœur. Convenons enfin que le chantre des Mois emploie souvent très-heureusement ce moyen. L'abus seul en ce genre , est blâmable. Saint-Lambert , l'Abbé Delille , et quelques autres Poëtes , ont démontré à ceux d'entre les incrédules qui croient du moins après avoir vu , qu'il étoit possible de faire en français d'excellentes choses dans le genre descriptif.

Quant aux éloges légitimement dus à l'ouvrage, ils pourroient paroître suspects dans la bouche d'un panégyriste. J'emprunte donc la plume d'un journaliste du temps, qui s'est montré assez sévère sur le poëme des Mois, pour ne pas craindre le reproche de flatterie relativement au bien qu'il en dit. Voici ses propres paroles :

On doit d'abord à M. Roucher un éloge mérité bien rarement, c'est qu'il a su se préserver de deux défauts que la mode a introduits dans notre poésie : défauts trop familiers même à ceux qui les condamnent chez autrui ; qu'on proscriit par goût et qu'on imite par intérêt, parce qu'ils servent à l'intérêt du moment : je veux parler du faux bel esprit qui séduit toujours le vulgaire des lecteurs ; et de ce style haché si propre à enfanter ce qu'on est convenu d'appeler de *beaux vers*, c'est - à - dire, de ces vers qui forment un sens complet, qu'on retient sans effort, et qu'on cite toujours avec succès. Le style de M. Roucher est toujours pur, nombreux et noble, même dans les détails les plus simples. Dans les descriptions agréables, il n'est jamais précieux ; et il est toujours poétique. La poésie des Mois a un caractère de création ; l'auteur a lu nos modèles, non pour imiter leur style, mais pour enrichir et perfectionner

le sien : ses beautés comme ses défauts lui appartiennent. On trouve , ajoute le même critique , dans les détails de l'ouvrage de M. Roucher , une imagination vive et profonde ; les mouvemens de la véritable éloquence , la phrase et l'expression poétiques ; ce talent créateur qui donne à tout l'âme et la vie ; cette abondance qui ne vient pas d'une facilité indigente , mais d'une riche fécondité ; l'art de jeter des masses , d'enchaîner les objets divers dans un même tableau ; une marche sûre et hardie ; un pinceau large et vrai ; enfin , l'âme et la voix du poète , même à travers les défauts , s'y fait sentir et s'échappe de tous côtés. On voit que M. Roucher a l'*os magna sonaturum*.

L'idée du journaliste est enfin que , s'il est vrai qu'un poème doive être un ouvrage suivi , et former un tout auquel toutes les parties correspondent , on pourroit chicaner l'auteur sur le titre de poème , mais que dans tous les cas , c'est une réunion d'excellens morceaux écrits de verve et pleins de beautés poétiques (1).

(1) Tels sont ceux où il décrit les amours du cheval , la chasse au cerf , les glaciers des Alpes , la plantation des bois , les jardins , les fleurs d'avril , la sensitive , la peste noire , etc.

J'ajouterai à cet éloge, qu'on trouve dans ce poëme, l'empreinte des plus aimables vertus. L'auteur y recommande surtout l'humanité, et il semble avoir pris pour devise, cette maxime de Jean-Jacques : *Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir*. Il s'afflige des fléaux auxquels la nature a condamné l'homme ; il s'indigne contre ceux qu'il s'est créés lui-même, et ce ne sont pas les moins affreux.

Il fait le plus charmant tableau de l'Agriculture, qui chez les peuples les plus vertueux, c'est-à-dire, les plus heureux, est regardée comme le premier des arts (1).

(1) L'auteur du voyage d'Anacharsis dit, en parlant d'un peuple agricole. « Je connois le secret de leurs vertus, ils préfèrent l'agriculture aux autres arts ».

Lorsque l'habitant des campagnes étoit méprisé et traité comme une bête de somme ; dans ces temps qui trouvent encore leurs partisans, où il n'avoit contre la férocité des Seigneurs qui s'amusoient à le poursuivre dans les champs à coups de lance, d'autre asile que des croix qu'il avoit soin de planter à sa portée, on a dû relever un état si injustement avili ; mais après avoir assigné au cultivateur, au père nourricier de l'état, une place honorable parmi les citoyens ; qu'on ne cherche pas à rendre trop brillant l'état obscur où les Dieux l'ont caché. Il n'éprouve plus de vexation, cela lui suffit, il ne lui en faut pas, il n'en désire pas davantage.

Il saisit toutes les occasions de faire l'éloge du travail. Parle-t-il des abeilles, du castor, il fait ressortir des leçons de ses agréables peintures. C'est, comme personne ne l'ignore, le meilleur préservatif contre le vice : le cœur de l'homme ne sauroit rester vide ; il est comme la terre : c'est y semer l'ivraie que de ne pas y semer le froment.

Lorsque ses tableaux n'offrent pas un aussi grand degré d'utilité, il vous dédommage par des épisodes on ne peut plus intéressans, par des peintures agréables, les amours des oiseaux, les fleurs d'avril, la sensitive, la veillée du château, etc.

Il parle de Fénelon : c'est annoncer qu'il se livre sans réserve au plaisir de dire du bien.

Il rend hautement justice aux grands hommes qui ont illustré le siècle dernier : siècle qu'on a pris à tâche de calomnier (1), mais qui nous paroît plus grand à mesure qu'il s'éloigne ; car nous sommes presque tous

(1) L'admiration est un hommage qui coûte à rendre ; et les ouvrages qui l'ont obtenue enfin, malgré les cris de l'envie, deviennent une barrière qu'on se fait un malin plaisir d'opposer aux nouveaux champions, toutes les fois qu'il s'en présente. Il est plus dans l'intention de certaines gens, de fâcher que de corriger.

comme ces presbites qui ne jugent bien les objets, que lorsqu'ils les voient de loin. Encore si dans le siècle actuel où l'on se montre déjà si sévère, et où l'on ne fait encore que se traîner dans les traductions, on pouvoit prévoir d'avance qu'il y eût quelque génie à opposer à ceux du siècle dernier.

Roucher prend le parti des femmes célèbres, et cite à cette occasion la fameuse Hachette, aïeule de son épouse (1), et qui en 1442, sous le règne de Louis XI, défendit Beauvais contre Charles le Hardi, autrement dit le Téméraire ou Cœur-de-Lion, enleva un étendard à l'ennemi, et le força à lever le siège. Je ne me permettrai aucune réflexion sur la question de la célébrité des femmes; il me semble seulement que si je voyois le beau sexe dans un point de vue si élevé, je le trouverois trop loin de moi.

On pense bien qu'il n'a pas oublié de célébrer cet attrait invincible, quelquefois doux et précédé par des caresses; quelquefois terrible et précédé par les combats. Loi impérieuse à laquelle les plus aimables habitans

(1) Ce fut en 1775 que notre poète épousa M.^{lle} Hachette, descendante de l'héroïne de ce nom. Il régna dans cette union un bonheur pur et sans mélange qu'on trouveroit plus souvent dans ces nœuds sacrés, si on l'y cherchoit plus souvent.

des bois obéissent en chantant , et les tyrans des forêts en grondant.

Peint-il l'imagination ; c'est à grands traits. Il en fait l'éloge ; il eût été bien ingrat s'il ne l'eut fait ; il lui devoit tant ! C'est d'ailleurs la première divinité d'un poëte. Et n'est-ce pas elle qui anime tout , même la mort. C'est la mère du génie , toutes les grandes conceptions nous viennent d'elle ; elle devance le temps. Le sommeil qui nous arrache à toutes les puissances , nous livre à la sienne. La fable dit que l'amour est fils de Vénus ; mais la vérité dit qu'il a l'imagination pour mère. Elle nous promène dans un pays de prodiges et d'enchantemens , où il faut bien chercher la félicité , puisqu'on la trouve si rarement ailleurs. Elle fait mieux que la nature elle-même , et Napoléon seul a pu la forcer à rester au-dessous de la vérité.

L'imagination a ses écarts , il est vrai ; mais est-ce pour rien que la déesse de la sagesse préside aux sciences et aux arts ? Ainsi les chevaux du soleil sont représentés retenus par des rênes ; elles retardent leur marche , mais elles les empêchent de s'égarer.

Il me resteroit encore beaucoup de choses à dire sur le poëme des Mois ; mais je dois me renfermer dans des limites qu'il seroit indiscret de dépasser.

Je ne parle point des notes (1) dont l'ouvrage est enrichi ; ce n'est qu'après les avoir lues avec l'attention qu'elles méritent , qu'on peut se faire une juste idée du goût et de la variété de connoissances de notre poète.

Comme rien de tout ce qui tient à la littérature ne pouvoit lui être indifférent , il prit part à une discussion relative à la préférence qu'on devoit donner à la langue latine ou à la langue française pour les inscriptions. Il écrivit à ce sujet , en 1784 , quelques lettres dans les journaux , et se prononça pour la langue de son pays. Son opinion étoit que la langue française pouvoit tout dire aussi *vivement* , *brièvement* et *poétiquement* que toutes les langues anciennes et étrangères. Si les Grecs et les Romains

(1) Ces notes annoncent une grande érudition : la plupart sont très-instructives ; toutes sont intéressantes. Il y en a trois seulement , qui n'appartiennent pas à Roucher ; il les doit , comme il a soin d'en prévenir le lecteur , à deux de ses amis. La première sur le commerce des grains est de M. de Fréville , qui a donné à notre littérature la traduction de quelques ouvrages anglais. La seconde sur le divorce et la troisième sur l'esclavage des Nègres , sont de M. Garat , écrivain profond quoique toujours aimable , connu par l'éloge de Suger , et par beaucoup d'autres productions littéraires où l'esprit est réuni au savoir , et la raison à l'éloquence.

pouvoient l'entendre , ils le suspecteroient d'un peu de flatterie. Son opinion cependant étoit d'autant plus désintéressée , que les auteurs latins lui étoient très-familiers , et qu'il eût à combattre tout ce que la reconnaissance inspire ordinairement de prévention en faveur de ceux à qui nous sommes redevables de notre première instruction et de nos plus douces jouissances littéraires. Roucher , dans ses lettres , s'attache à relever une contradiction de Boileau , d'après laquelle il paroît que ce fameux satirique avoit penché pour la langue française avant d'avoir émis une opinion contraire. Lorsque l'on combat un pareil athlète , il n'y a rien de mieux à faire que de l'opposer à lui-même , on devient alors , si j'ose le dire , fort de toute la force de son adversaire , et l'on ne sauroit être accusé de témérité.

En voyant quelques-unes des inscriptions que notre poëte a faites en français , et en particulier celle qu'il a consacrée à la mémoire de son ami particulier M. Dupaty , ce Magistrat célèbre qui avoit adopté pour principe , l'accord de la justice et de l'humanité ; on ne peut disputer à Roucher , qu'en défendant la cause de la langue française pour les inscriptions , il n'ait su joindre aux bonnes raisons , les meilleurs exemples.

Une pareille discussion avoit déjà eu lieu plusieurs fois , mais jamais avec plus d'acharnement que , lorsqu'il fut question , il y a plus d'un siècle , d'élever un arc de triomphe à la gloire de Louis XIV. Les injures ne furent pas épargnées (1) : Santeuil , Commire , le Père Lucas , les Universités , les Collèges jetèrent le gand pour la défense de la langue dans laquelle ils écrivoient le mieux , et ce motif qu'ils ne firent sûrement pas valoir , influa peut-être plus qu'aucun autre dans leur détermination. Ils se glorifioient cependant d'avoir raison , comme s'ils n'avoient consulté qu'elle dans cette circonstance. Perrault , Charpentier , l'abbé Batteux , le plus grand nombre des Membres de l'Académie française , et plusieurs autres gens de lettres relevèrent le gand ; ils se glorifioient aussi d'avoir pour eux la raison , et surtout Louis XIV.

(1) Les injures qu'on se dit réciproquement entrent dans une bourse commune , d'où chacun tire son contingent au bout de l'année. Duclos a dit : « je crois
« voir dans la république des lettres , un peuple dont
« l'intelligence feroit la force , fournir des armes à
« des barbares et leur montrer l'art de s'en servir.
« Il semble qu'on fasse aujourd'hui le contraire de
« ce qui se pratiquoit lorsqu'on faisoit combattre
« des animaux pour amuser des hommes ».

Cette dispute finit comme toutes celles de ce genre. La raison ne ramena personne.

Il ne m'appartient pas de prononcer sur une si importante question. Je remarquerai seulement que la langue latine a été la langue commune des savans , tant que les langues modernes ont été des idiomes imparfaits et barbares ; mais qu'elle a perdu de son universalité, à mesure que ces dernières se sont perfectionnées.

La langue française est actuellement répandue partout ; et cet avantage, elle le doit à ses chefs-d'œuvre en tout genre, à sa douceur, à la facilité de sa prononciation, à sa clarté, à la régularité de sa construction, au caractère doux et liant du peuple qui la parle, à sa gaîté, à son goût pour les voyages, au besoin qu'il a de se communiquer, au désir de plaire qui en est presque toujours l'un des plus sûrs moyens ; à ses modes, à son activité, à ses défauts même qui ne sont malheureusement que trop aimables ; à ses conquêtes enfin.

Je termine ici une discussion déjà trop longue, mais à laquelle j'ai cru devoir donner un peu d'extension , parce que Roucher, et bien des personnes avec lui, y ont attaché et y attachent encore beaucoup d'importance.

La poésie a été souvent le délassement du

philosophe, du savant, de l'homme d'état ; et il paroît naturel que l'on passe d'un travail sérieux et qui exige une grande contention d'esprit, à des objets moins fatigans ; plus rians, et qui ont un peu moins directement à faire avec la raison. Ce n'est cependant pas la véritable cause du délassement qu'offre ce nouvel objet d'application. La poésie exige aussi une grande contention d'esprit, et le repos n'est pas moins nécessaire au poète qu'au philosophe, au savant ou à l'homme d'état. Mais les uns et les autres ont besoin de changer d'occupation. Locke a fort bien observé que si les jeux qui plaisent le plus aux enfans, devenoient pour eux un travail de rigueur, ils les prendroient en aversion, et finiroient peut-être par regarder leurs études les plus sérieuses comme des objets de récréation.

Roucher nous offre un exemple bien propre à confirmer cette vérité. Vers l'an 1789, au milieu de ses travaux littéraires, et presque sans les interrompre, il s'amusa à traduire l'ouvrage de Smith, *De la richesse des nations*, qui a fait époque dans les annales de l'économie politique : science qui ne paroît pas avoir été assez connue des anciens, et qui, il n'y a pas encore deux siècles, n'étoit qu'un composé de principes erronés

et ridicules , auxquels , vers le milieu du siècle dernier , des citoyens instruits et bien intentionnés (1) , en substituèrent d'autres , plus attrayans sans doute , mais que l'expérience , avant laquelle ils avoient voulu marcher , n'a pas tous confirmés. Ils eurent d'ailleurs le malheur de faire secte , ce qui ne prévient pas ordinairement en faveur d'une doctrine.

Roucher regardoit l'ouvrage de Smith , comme l'une des plus heureuses applications qu'on eût faites des spéculations de la philosophie à l'économie politique , au commerce , à l'éducation , etc. Il l'a préféré à tant d'autres pour le traduire , parce que l'auteur y cherche les moyens , non de procurer aux nations un bonheur sans mélange , qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de procurer à

(1) Grimm dans sa décourageante correspondance les traite avec un mépris insultant. Qu'avoit-il à leur reprocher ? Leurs intentions ? elles ne pouvoient être meilleures. Leurs erreurs ? Un vrai philosophe , comme il faisoit profession de l'être , les auroit combattues au lieu de leur en faire un crime. Leurs calculs , leurs systèmes enfin qui se perdoient , dit-on , dans le vague des possibles ? c'est ce qu'il falloit faire voir. Vouloir , dans de pareilles matières , avancer sans l'expérience , c'est , je le sais , marcher comme un aveugle qui n'a rien pour se conduire , mais encore vaut-il mieux lui fournir un bâton , que de l'en frapper.

l'homme , mais d'éviter quelques - uns des maux qui tiennent à l'ignorance des moyens de s'en garantir.

Ilavoit déjà paru une traduction assez bonne de cet ouvrage , mais le style n'en étoit pas élégant. Roucher a donné à la sienne ce qui manquoit à la première , elle a de plus le mérite d'une grande fidélité. Nous nous abstiendrons de faire ici l'analyse de cet excellent livre. Nous observerons seulement , qu'après l'avoir lu pour la première fois , on est tout étonné de reconnoître en soi , sur plusieurs matières , que tant de gens croient d'autant plus connoître , qu'ils les ont moins étudiées , un si grand nombre de préjugés.

Tandis que Roucher se livroit à ses travaux littéraires et scientifiques , la France éprouva une commotion politique , qui eût renversé entièrement cette puissance , sans le bras , sans le génie de l'être le plus extraordinaire dont les fastes de l'histoire aient eu jamais à transmettre le nom à la posterité ; Héros toujours vainqueur , quand il n'a eu que des hommes à combattre. Je ne reviendrai point sur ces scènes de mort , où , de concert avec la folie , le crime ne savoit que (1) frapper , et la

(1) Le glaive est sans pitié , les bourreaux sans remord ;
Tout ce qui fut illustre a des droits à la mort.

vertu ne savoit que mourir. Roucher vit un combat si inégal ; il n'hésita pas ; il aima mieux être victime que complice. Il osoit parler équité, raison, humanité : il n'en falloit pas tant pour être proscrit. D'ailleurs, dans une circonstance où l'on étoit venu proposer à une assemblée qu'il présidoit, d'assister à une (1) fête qui ne tendoit à rien moins, selon lui, qu'à sanctionner la révolte et l'assassinat, il avoit fait une réponse propre à faire trembler le crime, si le crime alors avoit pu trembler.

(1) Des soldats révoltés, ayant dirigé le canon contre une foule désarmée, le brave et généreux Désille qui les commandoit fit ce qu'il put pour les empêcher de tirer, mais, voyant que ses efforts étoient inutiles, il se mit à la bouche du canon, et s'écria : *vous tirerez sur moi, plutôt que sur le peuple*, ils tirèrent et il fut leur première victime. On étoit venu cependant inviter la section que Roucher présidoit alors, à vouloir bien assister à une fête préparée pour ces soldats. Voici sa réponse : « j'accepte, citoyens, mais à condition que le buste du général Désille sera porté en triomphe par les soldats de Châteaueux, afin que tout Paris étonné contemple l'assassiné porté par ses assassins ». On peut compter parmi les faits extraordinaires qui se passèrent alors à Paris, que l'auteur de cette hardie et terrible réponse, n'ait pas été massacré dans ce moment.

En conséquence , comme ses amis le lui avoient prédit , et comme il s'y étoit préparé depuis long-temps , il fut arrêté et conduit dans la prison de Sainte-Pélagie , le 12 vendémiaire an deux (1).

(1) Roucher à l'époque de l'assemblée législative , s'étoit attiré le ressentiment de Roberspierre et de Collot-d'Herbois , par des écrits courageux. Une imagination brillante audacieuse , l'avoit distingué parmi les hommes de lettres : une ame sensible et forte le rendoit cher à tous les gens de bien.

*Précis historique de la révolution française
par la Cretelle le jeune (convention nationale) t. 1. pag. 278 , 279.*

Ce qui a surtout attiré à Roucher l'animadversion des partisans du terrorisme , c'est la manière courageuse dont il se comporta à l'assemblée électorale de Paris qui se tenoit à l'Évêché. Il s'opposoit aux nominations qui lui paroissent inconvenantes ou nuisibles à la chose publique. Il se forma dans la salle même des élections , un club composé de patriotes exaltés , et d'intrigans qui se concertoient pour les nominations du lendemain. Roucher en forma un à la Sainte-Chapelle , pour s'opposer à l'influence du premier sur ces nominations , et se concerter pour d'autres choix. Il eut un jour avant la séance électorale une dispute avec Danton qui l'auroit écrasé , si on ne fut accouru. Danton étoit irrité de ce qu'on

Environné de malheureux, il s'attendrissoit sur leur maux plus que sur les siens propres, parce qu'ils n'avoient pas, comme lui, la force de les supporter : « bon Dieu ! s'écrioit-il, que de foiblesse et de pusillanimité ! avec un peu de courage, ils ôteroient au malheur les trois quarts de sa force. » Je vois ici bien peu d'hommes ; ils s'affligent, pour moi, je ne m'afflige pas. La nécessité est là. »

Toute sa consolation étoit d'écrire à sa femme, à sa fille, à quelques amis ; car il en avoit des amis : ceux-là seuls qui n'aiment qu'eux dans le monde, n'en ont point, et ne veulent point y croire.

Tandis que l'épée de Damoclès étoit suspendue sur sa tête, il levoit quelquefois les yeux, versoit quelques larmes sur sa femme et sur ses enfans, et quand il ne pensoit qu'à lui, il redevenoit tranquille. En lisant cette intéressante correspondance, on le voit s'oc-

étoit venu pour se saisir de lui, jusque dans le sein de l'assemblée.

Il en accusoit le parti qui lui étoit opposé, et particulièrement Roucher ; en quoi il se trompoit fort : j'ai été témoin de ces querelles. J'étois membre de cette société électorale.

cuper d'objets de littérature avec la plus grande tranquillité. Il discute , il traduit , il compose , comme si la mort étoit bien loin de lui , comme s'il étoit dans une campagne riante. Il ne se dissimuloit pourtant pas tout ce que l'avenir lui préparoit d'affreux , et les lieux où il se trouvoit ne prêtoient rien moins qu'à l'illusion. Son épouse étoit plus affligée que lui , elle n'avoit pas du moins la force de cacher sa douleur. Il étoit obligé de la consoler du fond de sa prison , et il chargeoit sa fille de le seconder dans ces soins généreux : c'est-à-dire , d'obtenir par ses caresses , ce que son époux ne pouvoit obtenir par les meilleures raisons. Qu'un homme qui souffre seul , souffre avec fermeté , c'est courage , c'est grandeur d'âme ; mais voir souffrir avec soi , et à cause de soi , son épouse et ses enfans , et pour ne pas augmenter leur douleur , renfermer la sienne au fond de son cœur , c'est vertu , c'est plus que vertu.

Il employoit à travailler tout le temps qu'il n'étoit pas obligé de donner au sommeil ou aux repas , il disoit du travail :

Il charmoit mes ennuis à Sainte-Pélagie ,

Par lui je retrouvai ma première énergie.

Il appelle sa fille , son élève ; il la traite comme

son ami. Un père n'en auroit jamais de meilleurs , s'il vouloit les prendre ainsi parmi ses enfans. Roucher consulte cette fille chérie sur ce qu'il compose , et ses réponses justifient une si honorable confiance.

Un père disoit à sa fille : *vos talens m'effraient*. Roucher disoit à la sienne : *les lumières que tu acquerras , tu en feras des vertus*.

Roucher ne cachoit à son Eulalie, ni son amour, ni son estime, ni même son admiration ; et son amour-propre paroissoit se complaire davantage dans le mérite de cet objet de son affection, que dans le sien propre. Les règles ordinaires de l'éducation réprouvent une pareille conduite : mais, si comme toutes les autres règles, celles-ci doivent avoir leur exception, il se croyoit en droit d'en réclamer une pour son Eulalie , et la suite a prouvé qu'il avoit raison.

Sa fille avoit alors dix-sept ans , et sa correspondance annonce tout ce que le beau sexe et la jeunesse peuvent supporter de science et de raison , sans cesser d'être aimables. Elle préparoit elle-même les alimens de son père , et les lui portoit tous les jours dans sa prison , quoiqu'elle n'eut pas chaque jour la satisfaction de le voir , et quelquefois seulement de loin , sans pouvoir lui parler.

Il travailloit dans son cachot à une seconde édition de Smith ; il s'occupoit à en faire une de Thomson. Il lisoit Horace, Virgile, quelques auteurs italiens. Il faisoit des vers. Il s'amusoit à préparer des plantes que lui envoyoit sa fille, lorsqu'au milieu de la nuit un bruit affreux de verroux, et de grands cris se font entendre. « La mort vient-elle
« chercher ses victimes ? Pas encore. Qu'on
« se prépare, on va partir... Pour où donc ? ...
« Pour Saint-Lazare, pour une autre prison :
« ce n'est donc pas. Dieu soit loué,
s'écria Roucher, je verrai encore une fois, peut-être, ma femme et mes enfans. Il fut transporté avec la plupart de ses compagnons d'infortune dans sa nouvelle prison, ou plutôt *dans un de ces cimetières de vivans, où l'on parquoit les victimes humaines avant de les immoler* (1).

Je me presse de terminer un tableau de plus en plus affligeant. On lui avoit accordé la faveur bien précieuse pour un père, d'avoir auprès de lui, dans sa prison, son fils encore dans l'enfance.

Je voudrois que tu sortes, et moi que je reste, dit-il un jour à son père, *eh ! mon*

(1) Décad. phil.

filz , que ferois-tu ici sans ton père ? Je mangerois du pain , et je boirois de l'eau.

Le 5 thermidor, Roucher apprend son arrêt de mort : *on lui avoit porté un de ces chiffons dérisoires appelés actes d'accusation*, dernier outrage qu'on faisoit à l'humanité et à la justice (1). La vue de son enfant devint un supplice pour lui ; il lui ôtoit tout son courage : il le renvoie à sa mère. Le pauvre enfant ! il se plaignoit de ce que son père le forçoit à le quitter. Ce père infortuné n'eut pas cette fois le courage de retenir ses pleurs. Quel père les eût retenus ?

Le 6, il consentit à laisser faire son portrait, au bas duquel il écrivit les vers suivans :

A ma Femme , à mes Enfans , à mes Amis.

Ne vous étonnez pas , objets sacrés et doux ,
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage.
Quand un savant crayon dessinoit cette image ,
J'attendois l'échafaud , et je songeois à vous.

Le 6 au soir , il fut transféré à la conciergerie.

Le 7 , c'est-à-dire, deux jours avant le 9 thermidor , Roucher n'étoit plus.

(1) Décad. phil.

Il laissa , dans la plus vive affliction , une épouse qui faisoit son bonheur , une demoiselle qui a justifié toute la bonne opinion qu'on se forme d'elle d'après sa correspondance , et un garçon encore enfant.

Roucher avoit plusieurs frères et sœurs , tous recommandables par leur mérite et par leurs mœurs. L'un d'eux , médecin instruit , auteur de plusieurs ouvrages très-estimés de médecine-pratique , et notre confrère à l'Académie , après avoir , pendant vingt années consécutives , consacré ses talens et ses veilles au traitement des malades de l'hospice de Saint-Éloi , a eu pour récompense , et c'étoit celle qu'il prisoit le plus , l'estime et la considération publiques , et tout ce que mille et mille occasions d'étudier la nature souffrante , peuvent procurer de lumières sur un art qui n'est véritablement un bienfait pour l'humanité , que lorsqu'il a pour guide l'expérience. Aussi ce digne frère de notre poète , est-il compté parmi les premiers praticiens de Montpellier , c'est-à-dire , de l'une des villes du Monde où l'art de guérir se cultive et a été

cultivé avec le plus de succès , même dans des temps antérieurs à ceux où les médecins arabes vinrent s'y fixer : ville où la médecine est en quelque sorte naturalisée ; qu'Hippocrate prendroit pour sa patrie adoptive , et dont le nom , chez tous les peuples civilisés , se lie avec celui de médecine ou d'art de guérir ; où mille et mille jeunes - gens , l'élite de la France et de toutes les nations avec qui elle est en paix , viennent chercher les meilleurs principes , et trouvent ce qu'ils cherchent.

Le poète Roucher a laissé encore un frère instruit , chargé pendant plusieurs années de professer la physique à l'école centrale de Montpellier , et qui a composé sur cette partie des ouvrages qui se font remarquer , surtout par une grande imagination.

L'infortuné Roucher étoit âgé de 49 ans , lorsqu'il devint l'objet des regrets de sa famille , de ses amis et de tous ceux qui s'intéressent aux lettres. M. son frère le médecin dont nous avons déjà parlé , lui a fait ériger à sa campagne près de Montpellier , un monument funèbre.

Dans un cabinet de cyprès est un tombeau à la romaine , surmonté du buste du poète Roucher. Sur ce tombeau l'on voit un laboureur assis sous un saule-pleureur , aux bran-

ches duquel sont appendus et sa lyre et son chalumeau. Ce laboureur , la main armée d'un poinçon , grave sur ce saule cette épitaphe que Roucher avoit faite pour lui-même :

Flatteurs ! qu'au lieu d'encens, de fleurs et d'hécatombe,
La main d'un laboureur écrive sur ma tombe :
Il aima la campagne et sut la faire aimer.

De chaque côté s'élèvent deux obélisques , dont l'un représente un cabinet de cyprès. On voit au-dessus le Mont-Parnasse et les Muses , au milieu desquelles est Apollon.

Sur le socle de l'obélisque sont gravés ces vers :

Et toi , chantre des Mois , à ta muse hautaine,
Digne d'un autre temps et d'un destin meilleur,
D'un berceau de cyprès j'offrirai la douleur.

CASTEL , Poème des Plantes.

Sur l'autre obélisque sont représentés deux Nymphes des bois qui couronnent de lauriers et de roses le médaillon de Roucher , placé au milieu d'elles. Sur le socle on lit ces vers gravés :

Et toi Roucher aussi , chantre pompeux des Mois,
Je te vois couronné par les nymphes des bois.
Les roses , les lauriers , les odorantes herbes ,
Sont le modeste prix de tes accens superbes.

MARNESIA , Poème de la nature champêtre.

On avoit droit d'attendre beaucoup de la muse de Roucher. Il avoit fait un poëme sur les jardins, mais il n'a pas vu le jour, on en trouve seulement dans un ouvrage de M. Morel, ayant pour titre : *La théorie des Jardins*, quelques fragmens qui font regretter ce qui manque de ce poëme, divisé en quatre parties :

1.^o les jardins des souverains et les jardins publics.

2.^o Le jardin de la ferme.

3.^o Le jardin propre à orner des maisons de campagne.

4.^o Le jardin qui embrasse dans son ensemble tous les tableaux, tous les effets que présente la nature.

Il travailloit aussi à un poëme épique, dont le sujet étoit : *La Liberté de la Suède, ou Gustave Wasa*. Ce genre de poésie convenoit à son talent, et cette fois-ci on n'auroit pu le chicaner sur le choix du sujet.

Roucher avoit des mœurs irréprochables (1);

(1) Il portoit le scrupule à cet égard au point de ne pas vouloir que, dans les bois d'ornement qu'il propose de planter, il y ait des lieux trop ombragés : il exige au nom de la décence, que *le jour présent partout commande la pudeur*. Cela me rappelle une personne qui par délicatesse de conscience étoit sérieusement fâchée qu'il y eut des nuits. Ovide, qui le diroit ! donne par le même motif, des conseils très-sages : *De rem. amor.*

il étoit bon citoyen⁽¹⁾, bon époux, bon père, bon ami ; son cœur compatissant étoit toujours ouvert au malheureux. Il recueillit chez lui, le savant, l'infortuné Bitaubé, poursuivi par la misère, qui paroît redoubler d'acharnement lorsqu'elle a pris pour victime un homme de lettres.

Il quitta la vie, non sans regret, il laissoit une épouse, des enfans, des amis ; mais avec le courage d'un homme qui n'a aucun reproche à se faire. *Le mépris de la mort est l'un des plus grands bienfaits de la vertu.*

(1) Il n'étoit pas de ceux qui se font une sorte de mérite de mal parler de leur pays ; qui n'ayant jamais fait pour lui le moindre sacrifice, et souffrant moins que les autres, se plaignent pourtant davantage et plus haut ; faisant pour les succès de nos ennemis des vœux repoussés par un être juste et bon, et qu'un être malfaisant pourroit seul exaucer.

Au milieu même des persécutions qu'il éprouvoit, et dans le moment où il avoit le plus à craindre, Roucher faisoit des vœux pour le bonheur de la France : éloigné de sa ville natale, de ses parens, de ses premiers amis qui sont toujours les meilleurs, il leur conservoit l'une des premières places dans son cœur. On peut voir dans le second chant de son poëme, comme il prend plaisir à se rappeler ces objets de sa tendresse et de ses regrets.
